

Mathieu Terence : à la vie, à l'amour !

RENCONTRE/TOPAKETA - Roi des formules magiques, l'écrivain qui pense que « posséder possède » reste très attaché à Biarritz, que l'on retrouve à travers les lignes de chacune de ses œuvres. Son dernier roman, "Le Talisman", vient de paraître aux éditions Grasset.

« *La Belle* » parlait de votre propre mort. « *Le Talisman* » part d'un fait réel, la disparition tragique d'une jeune femme biarroite, dans un incendie. Autour du portrait de Farrah, se dessinent ceux des grandes amours marquantes de votre vie, et puis, en creux, le vôtre...

J'ai une sorte de projet autobiographique ; l'envie de faire un autoportrait à travers différents thèmes comme mon rapport à la mort, à l'amour... Ensuite, viendra sans doute l'enfance. Dans « *La Belle* », il s'agissait d'une forme d'exorcisme. La mort avait habité ma jeunesse et continuait à être très présente aux détours de mon existence. Je me suis dit qu'il serait bien que, par l'opération de la création, il y ait une forme de catharsis qui la remette à sa place, en dehors de ma vie.

Dans « *Le Talisman* », à l'occasion de la disparition dramatique de Farrah, le narrateur, en s'interrogeant sur qui elle était, qui elle fut pour lui, en profite pour se demander quel est le lien entre les femmes qu'il a aimées. Le fil rouge est la difficulté d'être qu'ont eu certaines figures



Si Mathieu Terence mène sa vie en divers lieux, Biarritz reste son port d'attache. Il y jette l'encre régulièrement ! © F.B.

“ *Je suis arrivé à Bayonne à l'âge de 11 ans. C'était un moment ambigu à cause d'une ambiance familiale pas très bonne, qui a coloré mon arrivée sur la Côte Basque d'une manière délicate. Biarritz est devenu très vite mon lieu d'élection, mon échappatoire. J'en avais fait mon royaume.* ”

importantes de sa vie, le rôle qu'il a bien voulu se donner, dans lequel il a pu s'égarer, parfois, et qu'il appelle son syndrome du Saint-Bernard. Cela lui fait retraverser une période particulière où il avait converti cette tendance d'être à l'écoute, à la compréhension, dans une pratique de thérapeute, travaillant dans des centres psychiatriques ou d'anorexiques. Pour se consacrer à l'écriture, il va cesser d'exercer dans ces milieux là et, finalement, se rendre compte que c'est dans sa vie qu'il va être appelé ou attiré par des êtres intenses, incandescents et un peu déjantés.

Voilà le propos, mais il est aussi, chez moi, le prétexte à quelque chose de beaucoup plus abstrait et de plus important, qui serait d'opposer à une force de mort, un secret de vie qui aurait à voir avec l'art, la beauté et la compréhension du monde. On retrouve cela dans chacun de mes ouvrages.

S'autorise-t-on facilement à parler de quelqu'un qui n'est plus là ?

Non. La morale est dans le fait de ne parler que de choses qui me concernent, moi. Chacun a son rapport avec quelqu'un et je veux le préserver. Je veux surtout éviter l'horreur de la dénonciation, du grand débailage qui peut exister dans la littérature de ces quinze dernières années, sous prétexte que l'écrivain peut tout se permettre, notamment avec cette vogue de l'autofiction qui me sort par les yeux.

Je voyais bien qu'avec ce récit, je rentrais dans une sorte de tradition, d'une certaine élégie à un être disparu. J'ai voulu faire, à ma manière à moi, un livre de deuil qui soit sans mélancolie, un éloge qui ne soit pas univoque ou idolâtrant. Si l'on donne une forme singulière à ce que l'on exprime, alors on décale par rapport à l'exactitude des faits. Avec un peu de chance, cela de-

vient tout à fait autre chose ! Nous ne sommes plus simplement dans l'anecdote. On touche à des zones emblématiques ou symboliques qui peuvent parler à tout le monde.

Vous offrez à Farrah l'éternité... Dans un style poétique en accord avec le personnage !

Farrah colore l'existence, donne du relief à tout. Il y a quelque chose de captivant dans la démesure ou dans la théâtralité. C'est le style de personne qui exige de vous, plus ! Il y a là un défi. Les vrais rencontres sont un voyage, l'autre est un vaste pays et le voyage n'a d'intérêt que lorsqu'il a un moment de vérité... On y découvre ses limites et des choses que l'on ne soupçonnerait pas chez soi. Sinon, il n'est pas intéressant de faire du tourisme dans la vie de l'autre !

Quant au style, la forme et la langue sont capitales pour moi. Un livre ne tient qu'à son écriture.

J'ai une approche de la littérature comme d'un art, pas comme d'une forme d'expression culturelle.

Je crois que dans la beauté, il y a la caution de la durée. Puisque l'adversaire est la mort, si l'on réalise une belle chose, on emporte la bataille ! Avec Farrah, si j'arrivais à mes fins, quelque chose s'inscrivait.

► **propos recueillis par Florence Barucq**



Essayiste, nouvelliste, poète et romancier, Mathieu Terence est né à Saint Germain en Laye en 1972. Il passe le plus clair de son temps à « lire écrire » et publie dès 1996 un essai sur la mélancolie des palaces « Palace Forever » ; un an plus tard, son premier roman « Fiasco » aux Editions Phébus. Prix de la Nouvelle de l'Académie Française pour « Les Filles de l'Ombre », toujours chez Phébus, il signe aujourd'hui sa seizième œuvre « Le Talisman » aux Editions Grasset.

MATHIEU TERENCE ET BIARRITZ

« Je suis arrivé à Bayonne à l'âge de onze ans. C'était un moment ambigu à cause d'une ambiance familiale pas très bonne qui a coloré mon arrivée sur la Côte Basque d'une manière délicate. Biarritz est devenu très vite mon lieu d'élection, mon échappatoire. J'en avais fait mon royaume.

La ville qui a su m'abriter est une ville d'accueil qui compile toutes sortes d'époques, de classes... C'est un endroit merveilleux tant qu'on arrive à préserver ces mélanges. J'y ai rencontré beaucoup de gens qui ont vécu des choses ailleurs et sont venus se poser ici, ou s'y réinventer. C'est un aspect intéressant et notamment dans l'écriture, de déjouer la carte postale et de rendre sa vérité à la singularité éclatante des lieux, le côté miraculeux de la présence au monde ».